

1

Une nuit d'été

Val-Jalbert, samedi 20 juillet 1946

— Vite, grand-mère, réveille-toi! Y a le feu à la maison, t'entends? Le feu! Grand-mère, réveille-toi, je t'en prie! Y a le feu!

Laura Chardin remua la tête dans son sommeil. Elle percevait des mots et des cris, mais elle croyait les rêver. Ce fut une douleur à l'épaule qui lui fit ouvrir les yeux. Quelqu'un l'avait pincée avec rudesse.

— Grand-mère! fit encore une voix empreinte de panique. Je t'en prie, lève-toi!

Elle se redressa et, par habitude, voulut allumer sa lampe de chevet. C'était bien inutile : une lumière dorée, presque orangée, illuminait la chambre. Cela venait du couloir, car la porte était entrebâillée. Dans ce rougeoiement de fin du monde, elle reconnut le visage de son petit-fils, Mukki, qui approchait de ses quatorze ans et qui était déjà de grande taille. Son visage au teint cuivré était encadré de cheveux noirs. Il la fixait de son regard sombre, la bouche entrouverte, l'expression épouvantée.

— Qu'est-ce qui se passe? rugit-elle. Mon Dieu, où est Joss?

La place de son mari, à ses côtés, était vacante.

— Grand-père s'occupe des filles! Lève-toi, par pitié! Il m'a demandé de t'aider! Il faut faire vite!

— Mais nous sommes en été, gémit Laura. Pourquoi y aurait-il le feu? Pourquoi, Mukki?

Elle ne parvenait pas à reprendre pied dans la réalité, à accepter l'évidence. Cependant, le ronflement dément du brasier qui dévastait le rez-de-chaussée, ajouté à la chaleur de fournaise qui régnait à l'étage, eut raison de ses doutes.

— Seigneur! Mukki, explique-moi! s'écria-t-elle en bondissant enfin du lit.

— Mais j'ai pas le temps, grand-mère! Viens, donne-moi vite la main, on va s'enfuir par la fenêtre! Je te tiendrai. On marchera sur le toit de la galerie. Après, s'il le faut, on sautera dans le jardin. Allez, viens!

Tous les membres de la famille Chardin-Delbeau avaient coutume d'appeler « galerie » la terrasse couverte qui s'étendait le long de la façade de la demeure. Au village de Val-Jalbert, au cœur du pays du Lac-Saint-Jean, les gens avaient surnommé « demeure » la superbe maison construite par un ancien surintendant de l'usine de pulpe¹. Laura l'avait achetée plusieurs années auparavant et, depuis, elle n'avait eu de cesse de l'agréments, de la rendre plus confortable grâce à sa fortune.

— Ma maison! cria-t-elle, les mains sur le cœur. Mukki, il faut prévenir les pompiers. Ma maison ne peut pas brûler. Et pourquoi veux-tu passer par la fenêtre? Oh! mon Dieu, quelle malédiction! Je ne veux pas, non, non, je ne veux pas!

Vêtue d'une chemise de nuit en satin bleu, la ravissante Laura Chardin scrutait de ses prunelles limpides les traits de son petit-fils avec une sorte de fureur désespérée. Nul ne lui aurait donné son âge, car elle était menue, bien faite, coiffée d'un nuage de boucles d'un blond platine. Elle approchait la cinquantaine, mais, très coquette, elle évitait de le préciser lors de ses pérégrinations à Québec ou à New York.

— Et Louis? Où est Louis? interrogea-t-elle encore avec un air affolé. Mon petit, mon tout-petit!

— Grand-père l'a envoyé chez Jo Marois chercher du secours. Notre téléphone ne fonctionne plus. Les fils électriques ont dû brûler.

1. Le surintendant Joseph-Adolphe Lapointe quitta son poste en novembre 1926. La Compagnie de pulpe de Chicoutimi lui avait fait construire en 1919 une superbe demeure rue Saint-Georges. On peut observer les ruines de cette résidence dans le sous-bois près du couvent-école.

Louis Chardin avait fêté ses douze ans au mois de mai. D'ordinaire, Mukki aurait souri d'entendre sa grand-mère le qualifier de tout-petit, même s'il se faisait traiter de gringalet ou de blondinet par ses camarades du collège. D'aspect frêle et menu, Louis avait été couvé par sa mère et s'en plaignait souvent.

— Et mon argent! s'égosilla Laura en se chaussant d'une paire d'escarpins. Mukki, je dois prendre mon argent, enfin! Je gardais beaucoup de liquidités ici à cause de la guerre. Les banques ne sont pas si sûres en ces périodes de troubles, à ce qu'on dit. Attends, c'est dans un coffret en fer, dans l'armoire.

L'adolescent allait protester quand la porte s'enflamma. Le bois du battant se fendilla et la peinture se fissura. Des bruits effroyables éclatèrent, tout proches. L'haleine de l'incendie se répandit, étouffante et torride.

— Oh! mon Dieu! Non, mon Dieu! hurla Laura de toutes ses forces. Sors de là, Mukki, par pitié! Sors, je te rejoins. Je dois prendre mon argent, comprends-tu, je n'ai pas le choix!

— Mais on s'en fiche, de l'argent, grand-mère! Moi je ne sors pas sans toi! assura-t-il en pleurant. On va mourir tous les deux si ça continue! Me fais pas ça, pense à maman!

Les nuits d'été, Laura et son mari dormaient la fenêtre ouverte. Une moustiquaire tendue sur un cadre les protégeait des insectes. Mukki réussit à l'ôter en un temps record. Il empoigna Laura par le bras et enjamba l'appui en bois peint. Elle le suivit, effarée, en larmes elle aussi.

— C'est un désastre! Un véritable désastre! répétait-elle. J'ai cherché dans l'armoire, le coffret n'y est visiblement pas. Peut-être que Joss l'a pris?

— Peut-être! Viens donc!

À peine furent-ils sur le pan de toiture qu'un souffle dément, pareil à la déflagration du tonnerre, retentit derrière eux. Le feu emplissait la pièce qu'ils venaient de quitter.

— Par là! Venez par là, brailla aussitôt un homme, debout au milieu du jardin, qui leur faisait signe. J'ai appuyé une échelle au toit! Allez, madame Laura, du cran!

Elle reconnut leur voisin, Joseph Marois. C'était un ancien ouvrier de la pulperie, cette compagnie prospère fondée par Damasse Jalbert au début du siècle, en contrebas de la fabuleuse chute d'eau de la Ouiatchouan.

— Avance, grand-mère! ordonna Mukki qui avait repris son sang-froid. Fais attention, ne glisse surtout pas! Je te tiens!

— Mais oui, n'ayez pas peur! renchérit Joseph.

Laura n'était pas une faible femme. Elle avait eu une jeunesse difficile, semée d'embûches, qui lui avait donné un caractère bien trempé, autoritaire et énergique. Pour la première fois, elle cédait à une terreur affreuse. Ses dents claquaient, tandis qu'elle poussait des plaintes à fendre l'âme. Cela apitoya son petit-fils, qui ne l'avait jamais vue dans cet état. Il l'étreignit, plein de compassion.

— Courage, grand-mère! Je suis là avec toi.

Elle lui jeta un coup d'œil effaré avant de répondre d'un ton surpris:

— Merci, Mukki! Tu es devenu un homme! Un brave petit homme!

Il la guida jusqu'à l'échelle, tout en observant les environs. Onésime Lapointe, un autre voisin, accourait en pyjama, escorté de sa femme Yvette, échevelée et blottie dans un peignoir.

— Je ne vois pas mon Joss! hoqueta Laura qui inspectait également le jardin. Mukki, où est-il?

— J'en sais rien! Mais Laurence et Nuttah sont dehors, là, près du massif de roses, affirma-t-il.

Sa voix chevrotait. Jamais il n'avait eu autant envie de voir ses parents surgir par magie au sein de cette nuit tragique. « Ils ne viendront pas, ils sont à Québec! » se dit-il. Les dents serrées, les mâchoires crispées, Mukki pensa très fort à sa mère. Pour lui, c'était la plus belle

femme au monde et il pouvait évoquer son image instantanément : de longs cheveux d'un blond mordoré, intense, et d'immenses yeux bleus, de véritables saphirs ourlés de cils dorés. « Hermine Delbeau, la célèbre soprano, le Rossignol des neiges, le Rossignol de Val-Jalbert ! songea-t-il. Ma petite maman, ma merveilleuse maman. »

— Mukki, je ne pourrai pas descendre par cette échelle ! hurla Laura. J'ai le vertige ! Et la maison brûle, ma maison ! Seigneur, pourquoi ? Tout brûle, mes robes, mes bijoux, mes meubles ! Oh non, non !

— Grand-mère, je t'en prie, dépêche-toi ! ordonna le garçon. Tu dois descendre ! Bien sûr que tu peux ! Mets-toi à genoux au bord du toit, là, je t'aide. Pose un pied sur le deuxième barreau, je te tiens.

Onésime Lapointe s'en mêla. C'était un colosse roux et sanguin qui travaillait souvent pour la famille Chardin.

— Hâtez-vous, m'dame Laura ! cria-t-il.

Il retenait d'une poigne ferme le bas de l'échelle. Joseph Marois, lui, avait disparu. Mukki tenait la main de sa grand-mère qui s'était enfin enhardie à emprunter l'échelle. Il jeta un regard épouvanté vers les fenêtres qui surplombaient ce pan de toiture. Le feu s'amplifiait, vorace, furieux, immonde. Les plaques d'asphalte craquaient et les poutres de la charpente s'étaient enflammées.

Laura ne pensait plus qu'au salut de son petit-fils. Elle se retrouva sur la terre ferme, soutenue par Onésime. Il la força à reculer.

— V'là une bonne chose de faite, m'dame ! affirmait-il. Quel enfer !

Les jumelles Laurence et Marie-Nuttah se précipitèrent vers leur grand-mère en sanglotant. Elles avaient hérité de leur mère, Hermine, des traits ravissants, avec leurs cheveux châtain clair, leur teint rose et leurs yeux bleus. Elles se ressemblaient beaucoup physiquement, mais leurs caractères étaient si dissemblables qu'il était difficile de les confondre. L'une était douce et discrète,

l'autre, rebelle et fantasque. La timide Laurence dessinait pendant des heures, pendant que Marie-Nuttah multipliait les escapades dans les rues désertes du village, montée sur Basile, le poney de la famille.

Pour le moment, elles n'étaient plus que des enfants épouvantées qui avaient désespérément besoin d'être rassurées.

— N'ayez pas peur, mes chéries! déclara Laura en les serrant contre elle.

— Maman, maman! s'écria Louis, qui accourait à son tour.

Il se réfugia entre Laurence et Marie-Nuttah avant d'ajouter :

— Je suis allé chez monsieur le maire. Il arrive. Mais il dit que les pompiers viendront pas, eux.

Laura observa sa belle demeure dévorée par des flammes titanesques.

— Qu'ils viennent ou non, il ne restera plus rien de notre maison! rétorqua-t-elle, le visage durci par la rage. Mais où est Joss, mon Dieu? Et Mireille?

Mukki et Onésime les rejoignirent. Une femme les suivait, l'air terrifié. Il s'agissait d'Andréa Marois, la seconde épouse de Joseph. Laura l'avait engagée comme institutrice privée durant les années de guerre. Cette vieille fille aux formes généreuses était surnommée mademoiselle Damasse. Elle avait accordé sa main à l'ancien ouvrier, de vingt ans son aîné et veuf éploré. Ils formaient depuis leurs noces un couple uni qui veillait sur Marie, la benjamine des Marois, une frêle adolescente de treize ans.

— Oh! madame Laura, comme je vous plains! s'exclama-t-elle d'une voix tremblante. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je n'en sais rien, Andréa. Mais c'est un désastre! Et je suis très angoissée, mon mari a disparu. Le vôtre aussi.

— Quoi? Joseph?

— Eh bien, oui, Joseph, vous n'êtes pas bigame! tonna Laura, excédée.

— Grand-mère, je crois que grand-père est à l'intérieur. Il a dû vouloir porter secours à Mireille! déclara faiblement Mukki.

— Et Joseph, où est-il? s'inquiéta Andréa, toute frémissante.

— Il fait vraiment chaud! éructa Onésime Lapointe. Reculez donc, mesdames, y a des flammèches qui volent partout. J'veais contourner la maison, torrieux, voir ce qui se passe.

— Je vous remercie, Onésime! s'écria Laura. Ne prenez pas de risque, surtout. Vous êtes père de famille.

Elle avait parlé sans réelle bienveillance, car elle se préparait à affronter le pire. Son mari pouvait très bien être déjà mort, ainsi que Mireille, la gouvernante, qui partageait son quotidien depuis deux décennies.

— Il faut prier, mes enfants! décréta-t-elle. Laurence, Louis, toi aussi, Marie-Nuttah. Prie le grand Manitou si tu veux, mais prie!

Parmi les enfants de la maison, Marie-Nuttah était la plus obstinée à revendiquer le sang indien qui coulait dans ses veines. Elle vouait un culte à sa grand-mère paternelle, Tala, décédée accidentellement quatre ans plus tôt, et elle idolâtrait son père, Toshan, dont le métissage la ravissait.

— Papa appartient au peuple des Montagnais! disait-elle souvent. Par son père Henri Delbeau, il est un peu irlandais, mais on s'en moque. Nous sommes des Indiens, toi, Mukki, et toi aussi, Laurence.

Ses parents souriaient quand ils surprenaient ce genre de discours. En effet, si Mukki pouvait passer pour un authentique Montagnais en raison de son type racial prononcé, Marie-Nuttah déplorait ses yeux clairs et son teint trop pâle. Un jour, elle s'était même enduit la peau et la chevelure de brou de noix afin de corriger les erreurs de la nature.

— Je prie avec vous, m'dame Chardin, déclara alors Yvette, la femme d'Onésime.

— Moi aussi, renchérit Andréa. Je suis sûre que Joseph a volé au secours de monsieur Jocelyn. Nous allons les perdre tous les deux! Oh! mon Dieu, mon Dieu, sauvez-les!

— N'effrayez pas les enfants! s'offusqua Laura. Seigneur... Et Kiona? Mukki, où est Kiona?

— Grand-père l'a vue dans le jardin par la fenêtre d'une chambre. Alors, il ne s'est pas inquiété pour elle.

— Oui, c'était de notre fenêtre! précisa Laurence en reniflant. Grand-père a été tellement courageux! Il nous a dit plein de choses apaisantes pendant qu'on descendait l'escalier. Il y avait des flammes partout, c'était horrible!

Sur ces mots, elle fondit à nouveau en larmes, sous le regard compatissant de Marie-Nuttah et de Mukki. Ils se doutaient de ce qui tourmentait leur sœur.

— Mes dessins, mes peintures, tout a dû brûler, se lamenta-t-elle.

— Tu en feras d'autres, Laurence, répliqua sa grand-mère. Ne me fais pas honte à pleurnicher sur des bouts de papier, alors que ton grand-père et cette pauvre Mireille sont dans cet enfer!

Laura voulait faire front, donner l'exemple, mais elle avait l'impression que tout son être se disloquait, se vidait de sa substance. Elle habitait Val-Jalbert depuis quatorze ans environ, et la grande maison que le feu ravageait était devenue son foyer de prédilection, son havre de paix. « Sous ce toit, j'ai mis au monde mon petit Louis, après avoir retrouvé Jocelyn, mon Joss. »

Sans s'en rendre compte, elle contracta ses doigts sur l'épaule de son fils. L'enfant se plaignit tout bas. Il avait résisté à la panique jusqu'à présent, mais cette légère douleur eut pour effet de le faire éclater en sanglots.

— Je veux mon père, balbutia-t-il. Dis, maman, où est papa?

— Aie confiance, mon chéri, répliqua-t-elle, incapable de trouver comment le reconforter.

L'avenir lui apparaissait sous ses plus sinistres atours. Laura se voyait veuve et ruinée, le cœur brisé à jamais. Elle brassait ces sombres pensées lorsque la toiture s'effondra à l'intérieur des murs dans un vacarme assourdissant. Des nuées de fumée s'élevèrent vers le ciel nocturne, tandis qu'une vague de chaleur suffocante se répandait dans le jardin.

— Reculez, enfin! hurla Andréa Marois en attrapant Marie-Nuttah par la main.

Terrifiée, l'institutrice osait à peine penser à son mari. Elle refusait d'accepter sa mort, car, maintenant, cela ne faisait plus aucun doute, le corps de son époux devait se consumer sous une tonne de débris incandescents.

— Là-bas, regardez! s'exclama alors Mukki.

Le bras tendu, l'adolescent désignait un étrange cortège composé d'Onésime, de Jocelyn Chardin, de Mireille et de Joseph Marois.

— Dieu soit loué! cria Laura en se ruant vers eux. Joss, Joss, tu es vivant!

Les rescapés avaient piètre allure. Elle s'aperçut tout de suite que deux des hommes portaient la gouvernante plus qu'ils ne la soutenaient. La malheureuse septuagénaire avait le visage en sang, le crâne pratiquement dégarni, le cuir chevelu luisant.

— Oh, madame! put-elle articuler. Doux Jésus! J'ai cru ma dernière heure venue, je vous le jure.

— Je vais vous conduire à l'hôpital, madame Mireille, affirma Onésime. Et monsieur Jocelyn aussi.

Laura n'avait pas besoin de cette précision. Son mari semblait à bout de forces. Il présentait des brûlures importantes aux mains et à la poitrine; sa veste de pyjama était en partie noircie par le feu. Jocelyn Chardin, à soixante-trois ans, n'avait rien d'un vieillard; il était grand et robuste malgré sa minceur. Certes, ses cheveux, sa barbe et sa moustache viraient au gris argent, mais il se dégageait de lui une force paisible.

— Joss, mon Joss, j'ai eu si peur! souffla Laura sans oser l'approcher. Est-ce que tu souffres beaucoup?

— Je suis vivant, Mireille aussi, alors, je me moque de souffrir, rétorqua-t-il. Sans Jo, nous y restions, hein, ma brave Mireille?

La gouvernante hocha la tête, puis elle perdit connaissance.

— Seigneur, se lamenta Andréa. Pauvre dame! Emmenez-la plus loin, sur l'herbe, au frais. Ah! écoutez! Une sirène! Ce sont les pompiers.

— Et que feront-ils, à présent? protesta Laura. Il nous faudrait plutôt une ambulance, un docteur!

Joseph Marois alla s'asseoir près d'un buisson. Il toussait beaucoup. Son teint était cramoisi et ses cheveux, roussis. Sa femme se précipita vers lui.

— Dieu merci, tu es vivant, dit-elle tendrement.

— Oui, je m'en suis tiré, mais j'ai la gorge irritée par la fumée, éructa-t-il. Si seulement j'avais de l'eau à boire! Mukki, cours donc chez moi et rapporte un seau, des tasses, je ne sais pas, débrouille-toi, mon garçon.

— D'accord! Je fais vite!

Laurence et Marie-Nuttah s'étaient mises à genoux près de Mireille. À leurs yeux, la domestique faisait partie intégrante de la famille. C'était un peu leur grand-mère de secours, comme le disait parfois Hermine en riant. Louis, quant à lui, inspectait les environs. Passé le jardin bien aménagé avec ses massifs de fleurs, ses rosiers, sa barrière en planche repeinte en blanc chaque année, s'étendait un bois d'érables et de bouleaux.

«Et Kiona? Personne ne la cherche?» se disait-il. Kiona, reviens!

Un camion déboula dans l'allée de la rue Saint-Georges. C'était une ambulance. Une voiture la suivait, celle du maire du village. Laura fit signe aux infirmiers. Pourtant si soucieuse de son image, pas une seconde elle ne prêta attention à sa tenue, une jolie chemise de nuit sans manches assez décolletée.

— Vite, il y a deux blessés! s'écria-t-elle. Et les pompiers?

Ils étaient appelés du côté de Chambord, madame, répondit l'un des hommes. Et je crois qu'ils n'auraient pas pu faire grand-chose.

Laura Chardin préféra ne rien répliquer. Jocelyn était vivant, Mireille également; elle pouvait enfin se lamenter sur le drame inqualifiable qui la frappait. Sa magnifique maison avait été entièrement détruite. «Toute notre vie réduite en cendres! pensait-elle. Nos souvenirs, nos photographies, les vêtements, la vaisselle, les bibelots, les livres... Seigneur, ces livres que nous achetions à Chicoutimi, Joss et moi, avec tant de

délices, pour nos longues soirées d'hiver. Et le piano! Les partitions, les meubles! Et le coffret? Mon Dieu, pourquoi n'était-il plus à sa place? »

Elle joignit les mains, debout près de son mari qu'un infirmier auscultait. Dès qu'il eut terminé, elle posa une main compatissante sur l'épaule de Jocelyn et l'interrogea tout bas :

— Joss, mon chéri, est-ce que tu as pris mon coffret? Il n'était plus dans l'armoire!

— Ma pauvre Laura, tu sais bien que tu avais décidé de mieux le cacher, il y a deux jours à peine... Dans le double fond de ta commode.

— C'est vrai!

Elle ferma les yeux une seconde. Ils étaient bel et bien ruinés. Le maire de Val-Jalbert, escorté de son fils aîné, s'approcha en levant les bras au ciel, l'air totalement ahuri.

— Mon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est donc passé, madame Chardin? interrogea-t-il en hochant la tête. Faut dire qu'il n'a pas plu depuis un moment et que tout est sec par icitte! Quand même, quelle terrible épreuve! Jamais vous ne pourrez reconstruire, ma pauvre dame.

— Je vous remercie, je m'en serais doutée! rétorqua Laura, ivre de chagrin.

— Le feu n'a pas pris tout seul, grogna Joseph Marois. Faut une enquête!

Kiona choisit ce moment pour apparaître. Elle tenait en longe le poney Basile et le cheval offert par son père pour ses douze ans, au mois de février. Dans la clarté mouvante du brasier, la fillette semblait elle-même une personnification du feu, avec sa superbe chevelure d'un blond roux, sa peau couleur de miel sauvage et ses yeux d'ambre. Vêtue d'une chemise rouge et d'une salopette en toile beige, elle considéra tristement le navrant tableau qui avait pour cadre le jardin des Chardin.

Elle regarda l'ambulance, Mireille que l'on allongait sur une civière, Jocelyn dont on examinait la poitrine, les femmes en larmes et Louis qui chuchotait à l'oreille de Laurence.

— Ah! Voilà Kiona! cria Marie-Nuttah.

Kiona ne bougeait plus. Elle n'aurait lâché les deux bêtes pour rien au monde, sachant qu'elles s'enfuiraient, effarouchées par l'odeur âcre de l'incendie.

— Je suis désolée! hurla-t-elle cependant.

— Comment ça, tu es désolée? s'égosilla Laura. Pourquoi?

Sans attendre de réponse, elle marcha droit sur l'enfant.

— Laisse ces animaux errer, ils n'iront pas loin, ajouta-t-elle. Et viens donc m'expliquer pourquoi tu es désolée.

— Je ne peux pas, Laura, ils ont si peur! Je leur ai dit que je les protégeais. Tu vois bien, ils sont apaisés, parce que je les tiens.

Exaspérée, Laura faillit la gifler. Mais, au prix d'un effort surhumain, elle se maîtrisa. Kiona redressa la tête, prête à se défendre.

— Ne me touche pas! avertit-elle. Je sais que tu as envie de me frapper, Laura. Je te l'ai dit, je suis désolée. Je n'ai rien pu empêcher.

— Si je comprends bien, c'est ta faute, cette tragédie? Tu as provoqué l'incendie, tu m'as tout pris? Mais avoue donc! Tu t'es vengée, hein, parce que je t'ai punie ce soir?

Kiona garda le silence un court instant, mortifiée par cette accusation qui lui paraissait profondément injuste.

— Mais non, ce n'est pas ça! Je n'aurais pas fait une chose pareille! dit-elle enfin. Là, tu exagères, je ne suis ni folle ni méchante. Je voulais dire que je n'ai pas su qu'il y avait le feu. J'aurais dû le savoir, être prévenue. Et tu ferais mieux d'accompagner mon père à l'hôpital. Il ne va pas bien du tout. Regarde-le, on l'a mis sur une civière!

— Et à qui la faute? hurla Laura d'un ton querelleur. Depuis que tu es entrée dans sa vie, il ne va jamais bien, jamais! Jamais! Tu aurais mieux fait de rester au fond des bois, au lieu de nous empoisonner l'existence.

Ces paroles odieuses atteignirent Kiona en plein cœur. Fille illégitime de Jocelyn Chardin et de Tala, la belle Indienne qui avait donné naissance à Toshan, la fillette aux cheveux d'or sombre occupait une place très spéciale dans la famille.

« Je suis la demi-sœur d'Hermine, mais aussi celle de Toshan, alors qu'ils sont mariés, tous les deux. Je suis la demi-tante de Mukki, de Laurence, de Nuttah, et mon père est leur grand-père, songeait-elle souvent dans son lit avant de dormir. Et Louis est mon demi-frère... enfin, peut-être. »

Rien n'était simple pour Kiona, qui possédait des pouvoirs mystérieux de bilocation et de voyance, tout en ayant le don de consoler par la seule force lumineuse de son extraordinaire sourire. S'ajoutaient à cela une intelligence exceptionnelle, une précocité rarissime en bien des domaines. Laura Chardin avait eu du mal à accepter l'infidélité de son époux, même si, à l'époque où il avait connu une brève liaison avec Tala, elle le croyait mort. Les premiers temps, transportée par la joie de le retrouver en vie et de reconstruire avec lui le grand amour qu'ils avaient connu par le passé, elle avait toléré Kiona. Cela ne lui coûtait pas un gros effort, car la petite habitait alors avec sa mère. Mais tout avait changé depuis la mort accidentelle de Tala, quatre ans auparavant.

Jocelyn s'était juré de veiller sur son enfant et il l'avait accueillie à Val-Jalbert. Entre eux deux s'était tissé un lien très fort. Pendant la guerre, Laura avait appris à découvrir la personnalité envoûtante de Kiona, mais il en fallait peu pour que ressurgissent ses anciens griefs.

— J'ai dit que j'étais désolée, protesta la fillette, pas que j'étais responsable de l'incendie! Et j'aurais préféré y rester, au fond des bois, avec ma vraie mère, Tala la louve. Elle était bonne, elle, généreuse, et elle m'aimait!

— Oh toi, toi! tonitrua Laura.

Mukki, qui avait rapporté de l'eau fraîche, s'interposa. Il rejoignit sa grand-mère au pas de course en entraînant Louis avec lui.

— Raconte ce qui s'est passé, Louis! lui enjoignit-il.

— Oui, parle donc si tu sais quelque chose! ordonna sa mère, déchaînée. Et vite, que je puisse aller à l'hôpital. L'ambulance vient de partir et, à cause de vous tous, je n'ai pas pu accompagner Joss! Alors? Qu'est-ce qui a provoqué l'incendie? C'est toi ou Kiona?

— J'avais voulu me faire à manger, des œufs au lard, confessa le garçon en baissant la tête. Tu nous avais privés de repas. J'avais faim, moi! Dès que tout le monde a été couché, surtout Mireille, je suis descendu à la cuisine. Là, j'ai vu des flammes dans le couloir, des flammes partout. Je me suis mis à crier, et tout de suite Kiona est arrivée...

— Oui, c'est la vérité, affirma la fillette. J'ai dit à Louis de se sauver et je suis remontée prévenir mon père. Il ne me croyait pas. Pourtant, quand on est descendus, tous les deux, le feu était déjà dans le salon. Papa m'a dit d'aller dehors, qu'il remontait réveiller Mukki, Laurence et Nuttah. J'avais très peur! Je suis allée sortir les chevaux de l'écurie et j'ai ouvert la barrière aux chiens de Toshan.

— Quel sens de la prévoyance! ricana Laura. Tu savais que ma maison allait brûler de fond en comble, n'est-ce pas? Tu te doutais que des escarbilles pouvaient enflammer le cabanon ou le toit du chenil! Il fallait sauver ces pauvres bêtes, mais nous, les Chardin, nous pouvions tous rôtir en enfer!

Laura s'enivrait de sa propre violence, du sentiment infâme qu'avait fait germer en elle la perte subite de tous ses biens. Il lui fallait un coupable, quelqu'un sur qui déverser sa rage, et Kiona était tout indiquée.

— Oh! mon Dieu! Quelle catastrophe! se lamenta-t-elle après son accès de fureur. Je n'ai plus rien, rien! Et je suis en chemise de nuit! Comment voulez-vous que je parte à Roberval?

Elle se tordait les mains, pliée en deux. Yvette intervint.

— M'dame Chardin, je peux vous prêter ma robe du dimanche. On a quasiment la même taille, vous et moi!

Yvette Lapointe était la fille du charron de Val-Jalbert,

désormais à la retraite. Dans sa jeunesse, elle avait eu très mauvaise réputation. Elle était considérée comme la pécheresse du village. Depuis son mariage, elle menait une vie paisible, veillant sur ses deux fils. Cependant, ses goûts vestimentaires n'avaient pas changé. La jeune femme raffolait de couleurs criardes et de dentelles. Elle ne craignait pas de montrer ses jambes, qu'elle avait d'ailleurs fort jolies.

— Prêtez-moi n'importe quoi, mais pas une toilette du dimanche, répliqua Laura. C'est très gentil à vous, Yvette. Si vous aviez une tenue de deuil, je préférerais...

— Moi, je ne peux pas vous aider, déplora alors Andréa Marois, qui s'était approchée à son tour. Nous ne faisons pas la même taille.

— Oui, évidemment! J'aurais l'air de quoi? ironisa Laura. D'un guignol!

Sur ces mots, elle fondit en larmes, une violente crise de sanglots entrecoupée de rires stridents, dignes d'une démente. Elle suffoquait, hagarde, les bras en avant. Inquiet, Mukki essaya de la consoler.

Mais, le visage crispé par le désespoir, le regard halluciné, Laura Chardin désigna Kiona d'un doigt tremblant.

— Je suis sûre que Louis voulait préparer à manger pour elle, pas pour lui. Il marcherait sur la tête si elle le lui demandait. Hein, Louis, ne dis pas le contraire! Kiona par-ci, Kiona par-là! Mon mari, Hermine, Toshan, toi, Mukki et Louis, mon petit, mon enfant à moi, Louis aussi! Seigneur, je vais en mourir! J'ai eu la bonté de t'héberger ici, toi la fille de Tala, et j'ai eu tort, je le sais maintenant. Tu n'avais qu'une idée: me prendre tout, tout!

— Grand-mère, je t'en prie, s'écria Mukki. Tu dis n'importe quoi, là! Tu dois te calmer. Viens, je t'emène chez les Lapointe. Yvette t'aidera à t'habiller, et Onésime te conduira à l'hôpital. Il faut prévenir maman, aussi. Et mon père.

Les jumelles rôdaient autour du groupe, terrifiées par la scène. Laurence attrapa son grand frère par le bras:

— Mukki, nous pouvons nous installer au petit paradis? Dans la maison de Charlotte... Il y a un double des clefs chez Onésime, je crois.

— Oh oui! renchérit le colosse à la tignasse rousse. Voilà une bonne solution! T'es pas sottte, toi!

Joseph Marois venait vers eux. L'ancien ouvrier semblait en meilleure forme. Kiona l'interpella :

— Monsieur Joseph, est-ce que je pourrais enfermer le poney et mon cheval dans votre étable? L'odeur du feu les terrorise! Je voudrais aider, moi aussi! Là, je dois les tenir!

— Qu'est-ce que tu imagines? protesta Laura d'une voix aiguë. Je ne veux plus de toi! Tu iras en pension le plus loin possible, et Louis aussi. En attendant, toi, Kiona, tu n'as qu'à dormir dehors, à la belle étoile, comme Tala, comme le faisaient ta mère et tes fameux ancêtres montagnais.

La fillette toisa sa belle-mère d'un œil froid. Ses traits, magnifiés par l'indignation, n'étaient plus ceux d'une enfant de douze ans.

— D'accord! Si tu me chasses, je m'en vais, répondit-elle.

Personne n'eut le temps de la retenir. Elle sauta sur le dos de son cheval, lâcha la corde du poney et, tout de suite, l'animal partit au grand galop dans l'allée qui contournait la demeure des Chardin.

— Kiona, reviens! hurla Mukki.

Cela ne servit à rien. Elle avait disparu dans la nuit tiède de juillet.

Québec, théâtre du Capitole, le lendemain

Hermine faisait tourner entre ses doigts le télégramme qu'un jeune homme venait de lui remettre. Elle était là, dans les coulisses, guettant le moment d'entrer en scène, et ce bout de papier grisâtre ne lui disait rien de bon. Elle le fixa de ses immenses yeux bleus, d'un air méfiant. Ses lèvres d'un rose délicat firent la moue. C'était une ravissante jeune femme, au visage de madone, à la sublime chevelure d'un blond pur.

« Des encouragements? se demanda-t-elle. C'est un peu tard, le premier acte est commencé. »

Elle entendait la musique de l'orchestre, qui suivait les dialogues chantés des artistes. Le Capitole avait programmé *La Bohème*, de Giacomo Puccini, en après-midi, ce qui n'était pas coutumier. Mais la guerre était terminée, il fallait proposer aux Québécois des divertissements, du rêve ou des frissons.

« Ce sera bientôt à moi. Le télégramme vient de Roberval, on dirait! Qu'est-ce qui se passe? » se demanda-t-elle.

Elle l'ouvrit, énervée, car elle était soucieuse de donner le meilleur d'elle-même pendant la représentation. Elle aurait préféré se concentrer pour mieux endosser la personnalité de la douce Mimi qu'elle allait interpréter. De plus, il faisait sombre derrière les lourds rideaux de velours rouge.

« Si c'est maman, elle aurait dû me téléphoner à l'heure du déjeuner. Seigneur, elle ne changera jamais! »

L'espace de quelques secondes, Hermine évoqua sa mère, la jolie et fantasque Laura Chardin aux boucles blond platine, aux yeux clairs, toujours distinguée. Puis elle s'efforça de lire le texte dans la pénombre.

Maison Val-Jalbert a brûlé. Jocelyn et Mireille à l'hôpital. Kiona s'est enfuie. Impossible de te joindre au téléphone. Dois rentrer d'urgence. Maman.

La jeune cantatrice laissa échapper un cri d'épouvante et d'incrédulité. Ses jambes se mirent à trembler. Elle eut chaud, puis très froid. Par chance, Lizzie, l'adjointe du régisseur, n'était jamais bien loin.

— Qu'est-ce que tu as, Hermine? Doux Jésus! Une mauvaise nouvelle? C'est ça? Un décès?

Trapue et énergique, Lizzie lui saisit le poignet. Coiffée d'une toison frisée couleur poivre et sel, elle scrutait avec angoisse de son regard vert le beau visage du Rossignol de Val-Jalbert, comme la presse

surnommait fidèlement Hermine Delbeau, une des plus remarquables sopranos de son époque.

— Non, personne n'est mort, du moins je l'espère! bredouilla-t-elle en guise de réponse. Tiens, lis! Mon Dieu! Je ne pourrai pas chanter, j'ai la bouche sèche, je suis en état de choc!

— Ben voyons donc! Dans trois minutes, Rodolphe va se retrouver seul et tu dois faire ton entrée, ma petite. Allons, du cran! J'ai lu, et c'est pas rassurant, tout ça!

— Mais enfin, Lizzie, c'est abominable! La maison a brûlé, mon père est hospitalisé, notre brave Mireille aussi et ma petite sœur se serait enfuie... Comment veux-tu que je chante en sachant ça? Bien sûr, il n'y a pas de doublure prévue, pas de remplaçante.

— Non, et c'est pas ma faute. Les gens sont venus pour toi, pas pour une autre chanteuse. Ils ont payé leur place. Dis, la situation n'est pas facile, mais tu dois te reprendre et chanter. On n'est pas sur un plateau de cinéma, ici, on n'a pas de doublure, ça non! Ne bouge pas, je vais te chercher un verre d'eau bien fraîche.

Hermine s'appuya d'une main à un pilier en fer qui soutenait le mécanisme des rideaux. Son cœur battait la chamade, tandis que des images de fin du monde tournaient dans sa tête. Elle voyait les flammes anéantir la belle demeure des Chardin, au bout de la rue Saint-Georges, dans le village déserté de Val-Jalbert, son cher village où elle avait grandi.

« Détruite, la maison est détruite, avec son bel escalier en bois verni, sa toiture verte, ses lustres, ses miroirs, ses tapis d'Orient, ses tentures de satin et ses meubles, se disait-elle, la gorge serrée dans un étai. Et les enfants? Où sont-ils? Mukki, Laurence, Marie-Nuttah, Louis, mon frère? Et Kiona! Pourquoi a-t-elle pris la fuite? Qu'est-ce que ça signifie? Elle serait responsable de quelque chose? Non, c'est impossible! Mon Dieu, où est-elle allée? »

Lizzie était déjà de retour, armée d'une carafe et d'un gobelet. L'alerte quadragénaire, experte en art lyrique, écoutait d'un air inquiet les répliques du ténor, des barytons et des deux basses qui se trouvaient sur scène.

— Et voilà, le tableau s'achève. Ils ont mis le propriétaire du logement dehors. C'est bientôt à toi.

Le thème de cet opéra avait toujours plu à Hermine. C'était la deuxième fois seulement qu'elle en jouait le principal rôle féminin. L'action se déroulait à Paris, vers 1830, dans le Quartier latin, lieu de prédilection des artistes et des étudiants, qui y menaient la vie de bohème. Rodolphe était un poète sans le sou, entouré de ses amis, peintres ou philosophes. Quant à Mimi, c'était une humble et charmante couturière de santé fragile, qui connaissait une fin tragique après avoir aimé en vain le fameux Rodolphe.

— Lizzie, je t'en supplie, il faut que tu préviennes mon mari, souffla-t-elle. Il doit être dans sa loge, déjà. Dis-lui de téléphoner à ma mère et de m'attendre ensuite là, dans les coulisses.

— Et où joindra-t-il ta mère, si la maison n'est plus qu'un tas de cendres, ma pauvre petite?

— Je n'en sais rien. Toshan aura forcément une idée. Montre-lui le télégramme.

— Doux Jésus, vas-y! C'est à toi! Vite!

Hermine but encore un peu d'eau. Elle ajusta le châle en laine qui couvrait sa modeste robe. Seule sa chevelure blonde lui servait de parure, et son teint chaud était pâli par une couche de fard presque blanc. Elle devait paraître pauvre et fragile. La maquilleuse avait eu fort à faire pour dissimuler sa belle santé. Il faut dire qu'elle avait passé plusieurs semaines au bord de la Péribonka, au fond des bois, le plus souvent en plein air et au soleil. Son mari, le Métis Toshan Delbeau, possédait là-bas un vaste terrain où se dressait jadis une humble cabane en planches construite par son père, un chercheur d'or irlandais.

Au fil des ans, la cabane s'était agrandie pour être à présent une solide bâtisse en bois d'épinettes, vaste et confortable. Elle abritait durant l'hiver un couple bien particulier, Charlotte Lapointe, une ancienne protégée d'Hermine et de sa mère Laura qui vivait un amour ardent avec un Allemand, Ludwig; dès le

début de la guerre, son homme s'était enfui des camps de prisonniers établis en secret sur le territoire canadien par le gouvernement britannique.

— Hermine, je t'en prie, ressaisis-toi! insista Lizzie. Tu n'as pas le choix, c'est à toi d'entrer! Tu n'as pas oublié, tu as perdu la clef de ton logement, et Rodolphe va t'aider à la chercher.

— Je sais.

La jeune soprano prit une profonde inspiration, incapable de maîtriser les frémissements de son corps. Contre son gré, elle fit un saut dans le passé de plusieurs années, et le visage d'un homme lui apparut. C'était l'instituteur Ovide Lafleur qui déclarait d'une voix douce :

— Il paraît que les artistes, même quand ils sont tristes, doivent malgré tout chanter ou jouer la comédie pour oublier ce qui les tourmente.

Elle tressaillit, assaillie par les souvenirs, en dépit des gesticulations affolées de Lizzie.

« Ovide m'avait dit ça parce que je n'avais pas envie de chanter. C'était en 1939, au tout début du conflit, et Toshan s'était engagé. Mon Dieu, je dois être forte! La maison de maman en feu, dévastée, non, non! Et mon cher papa, comment va-t-il? Lui qui est devenu si émotif! Il n'est rien arrivé aux enfants, sinon maman me l'aurait annoncé. Mais pourquoi n'a-t-elle pas téléphoné? »

Elle ne pouvait s'empêcher de se tourmenter. Le temps se dilatait, se dispersait. Hermine aurait voulu retenir les secondes, paupières closes sur ses larges prunelles d'un bleu pur. Elle évoqua ses enfants, les aînés comme disait Toshan. D'abord Mukki qui fêterait ses quatorze ans en septembre, son merveilleux Mukki à la peau dorée et aux cheveux noirs. Le sang des Indiens montagnais avait prévalu lors de sa conception.

« Il me dépasse déjà d'une demi-tête! Et son regard si sombre est celui d'un adulte, protecteur, attentionné. Il ressemble tellement à son père! Et mes jumelles? Ma tendre Laurence, ma pétulante Marie-Nuttah, elles ont eu douze ans en décembre dernier.